

# folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXII

42<sup>e</sup> Année — N° 3

AUTOMNE 1979

175

# FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais  
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret  
Carcassonne

TOME XXXII

42<sup>e</sup> Année — N° 3

AUTOMNE 1979

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

|                          |       |
|--------------------------|-------|
| — France. . . . .        | 25 F. |
| — Etranger. . . . .      | 35 F. |
| Prix au numéro . . . . . | 10 F. |

*Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1978.*

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,  
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne  
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

# FOLKLORE

Tome XXXII - 42<sup>e</sup> Année - N° 3 - Automne 1979

## SOMMAIRE

René NELLI

*Note sur l'ancien outillage agricole en Languedoc.  
De la faucille à la faux.*

\*\*\*

A. RAUCOULES

*A propos de certaines expressions occitanes  
employées dans l'Aude.*

\*\*\*

## NOTES ET DOCUMENTS

J. COURRIEU

*Quirbajou aux portes de Quillan (suite et fin).*

U. GIBERT

*La lausa del milhas.*

R. NÈGRE

*Noël, chantons Noël.*

Jean CAPSIE

*Un « Pater petit » recueilli à Lapradelle-Puilaurens.*

Joseph VAYLET

*Folklore du Moulin.*

Louis JOURNAL

*Le buis employé comme fumure.*

U. GIBERT

*Prix de l'Académie Française.*

# Note sur l'ancien outillage agricole en Languedoc

## DE LA FAUCILLE A LA FAUX

Sur les trois zones actuelles : Europe, Afrique blanche, Proche-Orient et Extrême-Orient, on rencontre aussi bien des faucilles à tranchant normal que des faucilles à dents de scie, écrit M. Leroi-Gourhan (1). En France, la faucille à dents de scie est remontée jusque dans le Nord, la faucille lisse est descendue jusqu'aux Pyrénées. La plus ancienne est sûrement la faucille dentée qui procède d'un ancêtre lointain « la mâchoire de ruminant dont les dents étaient remplacées, dans la Palestine préhistorique, par des lames de silex » (Leroi-Gourhan) (2). La faucille lisse se rencontre dès l'âge du bronze en Europe et dans le Proche-Orient. Il est possible qu'en France elle ne se soit largement répandue qu'à l'âge du fer. Quoiqu'il en soit, elle fait partie de l'outillage agricole, déjà fort perfectionné, des Celtes, tandis qu'en Provence, parallèlement, elle constitue un type ligure peut-être plus ancien.

Tous les départements actuels formés dans le cadre de l'ancienne province de Languedoc ont connu une faucille finement dentée de 0 m, 30 à 0 m, 40 d'ouverture, avec laquelle on sciait le blé. Il ressort de nos enquêtes que l'Ariège, la Haute-Garonne, le Tarn et l'Aude, l'ont pratiquée au moins jusque vers 1840. Massol dit que les femmes étaient employées comme les hommes, à « scier » le blé, dans le Tarn, en 1818. Nous n'avons pas de renseignements sur la date à laquelle elle aurait été abandonnée dans l'Hérault. Pour le Gard, on peut admettre avec M. Ch. Parain que lorsque Rivoire écrivait, en 1843, que les blés étaient « sciés », il faisait implicitement allusion à une faucille dentée en usage de son temps.

On sait qu'au début de ce siècle la moisson se présentait, en Languedoc, comme l'un des phénomènes de coopération les plus caractéristiques entre la Montagne et la plaine. Dans l'Hérault et le Gard, les moissonneurs étaient souvent des montagnards de l'Aveyron, de la Lozère et du Vivarais. Dans l'Aude, ils descendaient de la Montagne Noire et du Pays de Sault. Pourtant, de nos jours, c'est la montagne qui a perdu tout souvenir de la faucille dentée (en 1948, nous n'en trouvons plus trace dans l'Ariège ni dans la Montagne Noire) tandis que dans la plaine, on semble en avoir conservé un souvenir plus net. Et c'est à Saint-Julia (Haute-Garonne), pays de coteaux, que nous avons découvert une faucille dentée de type hybride, comme on en fabriquait, il n'y

---

(1-2) LEROI-GOURHAN : *Milieu et Techniques*. Paris. Albin Michel, 1948, pp. 15-30.

a pas très longtemps, à Saint-Juéry et à Castelsarrasin, et qui servait à couper le blé et le maïs (on a utilisé cette faucille pour le maïs bien après qu'on l'eût abandonnée pour le blé). Mais il ne faut pas en conclure, comme nous l'avions fait tout d'abord, qu'elle était un outil de la plaine, tandis que le « volant », qui l'a remplacée, aurait été celui de la Montagne.

Il semble que les montagnards se soient d'abord servis de la faucille dentée, puis, qu'ils l'aient abandonnée pour la grande faucille lisse. Il a dû y avoir une marge de temps (1840-1845 ?) où les gens de la plaine utilisaient encore la faucille dentée alors que les « spécialistes » montagnards n'usaient plus que du grand « volam ». C'est ce que peut avoir enregistré Rivoire, écrivant en 1843, « que les habitants du pays se servaient de la petite faucille demi-circulaire ordinaire mais que la plupart des montagnards employaient une faucille beaucoup plus longue et plus ouverte, dont le manche faisait un angle avec le plat de la lame » (3). Et il faut se rappeler que les deux outils n'admettaient pas la même technique d'emploi : avec le volant, on frappait à grands coups sur le chaume : on « battait » le blé ; avec la faucille dentée, on le sciait. Bien que le mot occitan « segar », ne signifie pas à proprement parler scier mais « couper », il est certain qu'avant 1840, il avait le sens de « couper » à la faucille dentée. (Ce qui est troublant, c'est que l'abbé Sauvages, dans son « Dictionnaire Languedocien », qui vaut surtout pour la région de Nîmes, ne semble avoir connu que la faucille à tranchant uni, en 1760).

Les raisons qui expliquent la substitution de la faucille lisse à la faucille dentée sont nombreuses. Comme l'a écrit M. Parain (4) le volant donne une paille plus longue (et notons à ce propos que la moisson à la faucille pouvait apparaître traditionnellement liée à l'ancien système de propriété communale où il fallait qu'un chaume assez abondant fût laissé pour la vaine pâture). Le volant est aussi plus expéditif. De fait les gens de la plaine étaient émerveillés par l'agilité des moissonneurs montagnards. Le Folklore des pays de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, nous a transmis de nombreux récits où l'on voit que leur rapidité et leur « rendement » étaient souvent mis sur le compte de pratiques de sorcellerie tenues pour condamnables. Les montagnards étaient accusés, dans l'Aude, de retenir captifs dans le manche de leurs volants les mauvais esprits qui leur servaient d'auxiliaires, et qui s'échappaient, parfois, sous la forme de moucheron ; dans le Gard, d'avoir fait un pacte avec le Diable. M. Maffre a relevé (notamment à Rouffiac-d'Aude), et M. Féraud, dans la plaine de l'Hérault, des récits merveilleux qui nous révèlent, indirectement, que la supériorité du volant sur la faucille

(3) H. RIVOIRE : *Statistique du Département du Gard*. Tome 2. Nîmes, 1843, pp. 55, 60.

(4) Ch. PARAIN : *L'évolution de l'ancien outillage agricole dans l'Aude et les départements voisins, au cours du XIXe siècle (Culture des céréales)* in : *Folklore-Aude*, Juillet-décembre 1940. Page 51.



dentée avait été, dès l'abord, si bien reconnue de tous que, chez les plus superstitieux, elle passait pour maléficiée.

On peut penser aussi que la faucille à dents, héritière d'une tradition très ancienne et magnifiquement perfectionnée, s'avérait cependant d'une technique coûteuse et inutile. Elle devait s'user rapidement et ressembler vite à une faucille lisse ébréchée. Elle était difficile à réparer.

Fahrholz avait noté (5) que le Comté de Foix connaissait deux faucilles à moissonner : la « faus » (Orlu-Orgeix, Ascou, Lapège, Vallée de Saurat) et le « voulam » (Vèbres, les Cabannes, le Pech, Verdun, Larcat, Axiat, Bestiac) et il pensait que la faus était à l'origine une faucille dentée comme la falç catalane. Dans le dictionnaire Castrais de Gary (1845) « faus » signifie également faucille. Nous croyons, après enquête, qu'il faut tenir cette hypothèse pour vérifiée. Le double procédé sur lequel insiste M. Parain, dont l'un correspondait à l'emploi de la faucille dentée (on coupait de la main droite une poignée de tiges que l'on avait saisie de la main gauche) ; l'autre, exclusivement à celui du volant (on inclinait les gerbes du bras gauche et du revers de la main, tandis que l'on frappait très bas à grands coups de volant), se retrouve non pas seulement dans l'Ariège, mais dans le Haut-Languedoc, comme survivances de deux techniques appartenant bien à deux outils différents. La première est celle que l'on adoptait, encore récemment, pour couper le maïs avec la faucille dentée (à Saint-Julia).

Quant aux types de faucilles dentées, M. Parain croit qu'il en a existé au moins deux : un type primitif demi-circulaire dont la pointe ne dépasse pas l'axe prolongé du manche, et un autre, plus perfectionné dont il a signalé la persistance dans la région de Sarlat. Nous n'avons jamais vu qu'un type hybride : la faucille de St-Julia. Celle-ci, moins étirée que le type Sarlatais, voit sa pointe déborder quelque peu le prolongement de l'axe du manche. Cependant le pays de Sault (Aude) a gardé le souvenir assez précis d'une faucille dentée plus allongée, et somme toute, semblable par sa forme au volant qui lui a succédé. Pour la Lozère, enfin, M. Gromas a eu l'amabilité de me décrire en peu de mots celle qu'il a pu observer tout récemment : « Elle est plus ouverte que la faucille « hybride », dit-il, et ses dents sont plus prononcées (1 cm 1/2 environ). Elle n'a pas de voie comme la scie, les dents étant toutes sur le même plan. Nous l'avons vue employer, une fois, pour faire le passage d'une faucheuse à moissonner ou d'une moissonneuse-lieuse autour d'un champ de blé. L'opérateur n'agissait pas, comme cela se fait d'habitude et comme font les personnages du « Grant Calendrier et compost des Bergers » : Il ne saisissait pas de la main, gauche la poignée d'épis qu'il voulait couper : il se contentait de couper en renversant la gerbe sur la récolte encore en terre. Un aide suivait

---

(5) G. FAHRHOLZ : *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège*. Ham-bourg, 1931, page 40.

pour lier les gerbes. Cette façon de procéder lui donnait une certaine dextérité ». (Lettre du 25 décembre 1948 : région de Mende).

Cette faucille est encore utilisée par les « Gavauds », mais, il est vrai, de moins en moins.

## LA FAUX

Son emploi suscita partout de vives résistances. Massol écrit, en 1818, pour le Tarn : « Les femmes étaient employées comme les hommes à scier les blés, il n'est pas étonnant qu'ils soient toujours coupés par la faucille, et qu'on refuse obstinément d'y appliquer la faux quoique beaucoup plus expéditive, mais difficile à manier » (6). Dans l'Aude, on reprochait à la faux d'égrener les épis par le choc. Si la faucille, pourtant, coupait régulièrement et ras, laissant à la lieuse une gerbe prête à lier, elle opérait avec trop de lenteur. On estime à 15 ares l'étendue de terrain que dénudait un bon moissonneur en sa longue journée. Or, la faux armée triplait ce rendement avec une lieuse par faucheur.

En 1843, elle commençait à se répandre dans le Gard. Elle est presque indispensable, dit Rivoire, pour les blés semés sur luzerne. « Ici, on aperçoit sans doute une des voies par lesquelles la faux a sans doute fait son chemin dans une contrée autrement assez réfractaire » (Ch. Parain) (7).

Sur les terres fromentales de Mende, Chanac, Marvejols, Chirac, de la Canourgue, dans les vallons situés sur les rives du Lot et de la Cologne, on resta longtemps fidèle à la petite faucille à moissonner (d'abord dentée, puis lisse) qui nécessitait 6 à 8 moissonneurs par arpent. Sur les terrains schisteux (Ségala) ou granitiques, le seigle était moissonné fin août à la faucille par des moissonneurs venus de l'Ardèche et de l'Aveyron, longtemps hostiles à la faux. Pour toutes ces raisons la faucille se maintint jusque vers 1860. Dans beaucoup de régions occitanes le fait qu'il existait à la fois des ségaires (moissonneurs à la faucille) et des dalhaires (faucheurs) mettait en rivalité deux jeunessees qui se livraient de véritables batailles. *Entre 1820 et 1840, déjà les ségaires de l'Aude reprochaient aux « dalhaires » de leur enlever leur gagnepain.* Cependant, dans l'Hérault, vers 1867 également, la faux se répandait peu à peu (sauf dans l'arrondissement de Lodève et celui de Saint-Pons, où les paysans répugnèrent longtemps à s'en servir). Dans l'Aude — plus exactement dans le Lauragais — Pariset signale que le blé, en 1880, se coupait à la grande faux munie d'un râteau (8).

La faux n'a vraiment triomphé de la faucille qu'à partir du moment où l'on sut lui adjoindre un râteau léger surmontant la lame, destiné à

(6) MASSOL : *Description du Département du Tarn. Albi*, 1818, page 23.

(7) RIVOIRE (cité par Ch. Parain) : *L'évolution de l'ancien outillage agricole...*, p. 57.

(8) M. P. PARISSET : *Economie rurale, industries, mœurs et usages de la Montagne Noire*. Paris, 1882, p. 133.

guider la paille de façon que les épis tombent tous du même côté. Ce système, connu dans les Bouches-du-Rhône, dès 1829, ne s'implanta dans l'Aude que beaucoup plus tard. C'est une grille spéciale comprenant une monture en bois qui se fixe à la faux par un anneau et une espèce de bec en fer. Cette monture supporte 3 aiguilles d'acier de 35 à 40 cm de long. Une seconde monture de bois vient s'attacher à la poignée centrale, au moyen d'une corde que l'on tend à volonté (9).

Il faut dire ici quelques mots de l'équipement traditionnel du faucheur, qui consistait essentiellement en un coffre (« coudié », dans le Comté de Foix et le Languedoc), où baignait, dans un peu d'eau, la pierre à aiguiser (peira de dalha). Le « coudié », parfois creusé dans un morceau de bois, n'était le plus souvent qu'une corne de bœuf, que le moissonneur suspendait par un crochet de fer à la ceinture de son pantalon, derrière ou par côté. Les « enclumettes » (« farguetas » dans l'Ariège, « fargas » en Languedoc) étaient de petites enclumes portatives de 0,40 cm de haut, dont une extrémité s'enfonçait dans le sol, tandis que l'autre portait une tête carrée de 0,03 cm de côté, sur laquelle reposait la lame de la faux quand on la battait (cette opération, effectuée avec un marteau spécial, s'appelait « picar la dalha » : battre la faux). Quatre oreilles disposées en trèfle à quatre feuilles, à mi-hauteur de la tige, l'empêchaient de trop pénétrer dans le sol, quand on frappait dessus.

\* \* \*

Avant l'ère machiniste, il y eut quelques essais de moissonneuses mécaniques. M. Parain parle d'une singulière machine à moissonner qui aurait été employée dans l'Ariège. Elle était composée de deux faucilles, sept à huit pièces de bois, quelques demi-cercles et deux aunes de toile. Le blé était coupé par les jeu des faucilles dans une largeur de 4 pieds et à la hauteur voulue (10). Mais ce n'est qu'à partir de 1865 qu'apparaissent les premières « faucheuses-moissonneuses ». En 1861, les membres de la Société d'Agriculture de l'Aude avaient été invités à voir fonctionner une nouvelle faucheuse. D'après le rapporteur, « *le métal était de si médiocre qualité que la scie cassait souvent... et l'on ne pouvait guère compter sur un bon rendement. Cependant, comme l'on se plaignait déjà de la disparition des bons faucheurs* (entre 1866 et 1871), divers agriculteurs en acquirent quelques modèles. En 1882, on en comptera 95 dans le département. Vers 1872, on les avait déjà munies d'un appareil à moissonner qui se révéla intéressant » (11).

Le 10 juillet 1879, « on essaya à Arzens (Aude), 3 moissonneuses-

(9) J. MAFFRE : *Les premiers résultats de l'enquête sur l'outillage agricole*, in Folklore-Aude, Juillet-décembre 1940, page 47.

(10) Ch. PARAIN : *L'évolution de l'ancien outillage agricole...*, page 58.

(11-12) V. PELLEGRIN et Paul CAILLON : *L'agriculture du département de l'Aude en 1939*. Carcassonne, 1939, pp. 147 à 151.



lieuses » « qui attachaient les gerbes avec du fil de fer ». « Elles coûtaient 2.000 francs ». Leur fonctionnement parut satisfaisant à plusieurs cultivateurs, bien que la fonte, trop fragile, tint une trop grande place dans leur construction. En 1902, dans tout le Sud de la France, on vit se répandre des modèles vraiment perfectionnés, construits en acier et utilisant, pour lier, la ficelle (12). Leur succès sera d'autant plus rapide que la main-d'œuvre se fera de plus en plus rare. Dans l'Ardèche, les moissonneuses-faucheuses, dès 1900, se répandent aussi vite que dans les autres départements. Dans la région de Saint-Agrève notamment, les cultivateurs s'empressent d'acquérir les nouvelles machines : moissonneuses-lieuses, batteuses... (13). Et pour les mêmes raisons (diminution de la main-d'œuvre) le Causse-Méjean voit se généraliser également l'emploi des faucheuses et des moissonneuses (14).

René Nelli.

(13) Elie REYNIER : *Le pays de Vivarais*. Valence, 1934, p. 160.

(14) P. MARRES : *Les grands Causses...* Essai de géographie physique et humaine. Tours. Tome I, page 73.

## A PROPOS DE CERTAINES EXPRESSIONS OCCITANES EMPLOYÉES DANS L'AUDE

Nous avons relevé ici quelques expressions occitanes « audoises », originales et pittoresques, aujourd'hui tombées dans l'oubli mais qui mériteraient d'être à nouveau comprises de tous et plus largement employées.

### — A METEU :

Contraction de : *ara meteu* ; prononciation locale, micro régionale, de : *ara meteis* (maintenant même).

Cette expression n'a pas la même signification selon qu'elle est placée au début ou à la fin d'une phrase.

En début de phrase, elle prend un sens « estimatif » :

*A meteu lo drolle es pro grand per far aquo.*

En fin de phrase elle prend un sens « affirmatif » :

*Lo drolle est pro grand per far aquo a meteu.*

### — LAS MANS VERINOSAS (les mains venimeuses) :

Se dit d'une personne maladroite qui provoque des dégâts parmi les objets qu'elle touche. Propension à mal coordonner les mouvements.

A comparer au lapsus de la langue.

Le contraire c'est la : *bona man* (prédisposition heureuse au grefage, au bouturage).

### — AQUEL CURET :

Locution à mettre au nombre des mots particulièrement pittoresques qui n'ont pas leur équivalent en français et ne peuvent être traduits que par une longue phrase.

Le mot « *curet* » (ne pas confondre avec « curé » qui se traduit par « *rector* » ou « *ritou* ») est rarement employé seul. Il est précédé d'« *aquel* ». *Aquel curet* correspond à : « ce petit bonhomme », « ce petit bout de chou », avec une pointe d'admiration pour son toupet.

### — LE VISPÈT :

Vient peut-être de *vespa* (guêpe), se dit généralement d'un enfant à la répartie facile et assez insolente.

Le *visparon* est une personne très vive s'important facilement, mais dont la colère se manifeste surtout en paroles.

### — LO LAMBRET :

*Lambret* signifie « éclair » (petit éclair). Il peut désigner un enfant remuant, prompt dans ses mouvements.

Un enfant plus coquin est qualifié de : *lison* ; et de *remenilh*, s'il ne peut rester en place. (Le *remenilh* est une sorte de danse).

Lo *fosil* est défini par L. Alibert, « un enfant qui remue sans arrêt ».

### — SANTQUANTINEJAR :

Formé des mots : *sant* (le saint) et *quantis* (oh ! quelle quantité).

*Sanquantinejar*, c'est invoquer, appeler à l'aide un grand nombre de saints (qui seront, hélas, impuissants à vous protéger des coups du sort).

### — FAR PASSAR LO GAUSAR DAVANT :

Expression qui, traduite en français, donnerait à peu près : « faire passer l'oser devant » ; c'est-à-dire : « rassembler toutes ses forces pour oser ».

### — FAR QUICOM DE PICA O DE PELADA :

Faire quelque chose un peu (ou soit) par amour-propre (*la pica*), un peu (ou soit) par crainte de sanction symbolisés ici par la *pelada* (entaille dans la peau, laissée par un châtiment corporel).

### — CHAPAR LA GRANHOTA :

Bouffer la grenouille : faillie faillite, être ruiné, et métaphoriquement, en être réduit à dévorer la grenouille qui, dans son bocal, sert de baromètre, seule chose comestible restant dans la maison.

### — L'ASE FOTAS :

Serait la contraction phonétique de l'expression « *l'ase te fote* ». S'emploie pour marquer le dépit, la déception, le manque de chance.

Exemples : — au cours d'un jeu votre adversaire commet une faute sanctionnable, « mais, *las efotas* si l'arbitre le voit ».

— Un enfant pas très doué pour l'école lit beaucoup, « mais *las efotas*, s'il lit un ouvrage scolaire ou instructif ».

— La chance a favorisée quelqu'un de votre entourage, « mais *las efotas* si elle est tombée sur vous ».

#### — PLÈTIS :

Ce mot est une déformation du français « Plaît-il ».

On dit *plètis* tout court pour prier son interlocuteur de répéter ce qu'il vient de dire. Pour cela les français disent pardon, ou « Plaît-il ? » et les belges : s'il vous plaît.

On dit aussi *far plètis*, lorsque l'on se fait prêter un objet, ou donner une chose de peu de valeur :

*Fumaria plan, mes me cal far plètis d'un aluquet.* (Je fumerais volontiers, mais il me faut *far plètis* d'une allumette).

Je veux bien noter pour vous cette indication, mais il me faut *far plètis* d'un crayon.

On dit de l'éternel quémendeur : *l'as totjorn que fa plètis*. « Il est (tu l'as) toujours en train de faire (qui fait) *plètis*. »

Signalons le cas curieux de deux mots qui ont, dans le langage, une signification différente de celle qu'on trouve dans les dictionnaires :

#### — ENDEBADAS :

Définition d'Alibert : « en vain », « gratuitement ». *Endebadas non* : non sans cause, ce n'est pas sans sujet que...

Dans le langage audois *endebada* peut être à peu près traduit par « en effet », ou, « ce qui explique que », ou, « voilà le motif ».

Suivant le ton sur lequel il est formulé, cette expression peut être railleuse ou approbative. Si l'on vous raconte un exploit, vous pouvez répondre *endebada* sur un ton désabusé, à la place de *Voli dire*, signifiant ainsi : « il n'y a pas là grand mérite ». Si l'on vous conte un ennui, vous pouvez exprimer un *endebada* compatissant.

Ce mot s'emploie aussi pour présenter une explication : *Endebada perqué era pas vengut* (voilà pourquoi il n'est pas venu). Mais pour appuyer une affirmation, on se sert de l'expression presque synonyme : *A per môhi*, qui veut dire à peu près : « par ma foi ».

Ces expressions sont à classer parmi celles qui donnent tout son sel au langage occitan de l'Aude.

Plus curieux encore est le cas du mot

— ISALAIRE :

Dans la Montagne Noire, il signifie : « oisif », « qui ne fait rigoureusement rien ». Mais Alibert (de Montréal de l'Aude) donne du verbe *isalar* une version complètement opposée : « fuir précipitamment », « courir ça et là », « s'emporter » (nous dirions plutôt, dans ce cas : *s'afarandar*).

Ce mot, *isalaire*, changerait-il diamétralement de signification sur l'espace de quelques lieues ?

A. Raucoules.

\* \* \*

On peut ajouter aux expressions relevées par M. Raucoules un certain nombre de mots et de locutions prélevés dans nos meilleurs écrivains audois du siècle passé (Daveau, Degrand, Galtier, Peyronnet, etc.) qui, bien que signalés le plus souvent par les dictionnaires (Alibert, Taupiac) sont pratiquement tombés en désuétude et remplacés par des termes ou des tournures moins authentiques ou moins expressives. En voici une première liste :

ABORIR, réussir. *Aborir un afaire* : réussir une affaire.

*Per la beze abourido (aque'l'obro)* : pour la voir réussie (réussir), cette œuvre. (Daveau, *Riquet*, pouèmo)... Provençal : *abouli* (?)

AGUT, être agut de : être épuisé de... *Era de set agut* : il était mort de soif.

ASARBRAR (S'), s'accrocher pour grimper à un arbre.

... *Qu'a sas brancas s'asarbre*  
*cad'an novel printemps engarlandat de flors* ! (G. Peyronnet).

CAPBOQUET (prononcé *capoquet*, *capouquet*) : tête de petit bouc, pièce de charpente. Nous devons à M. R. Chabbert, d'Albi, la détermination de ce mot rare (cf., cependant, le *Dictionnaire* d'Alibert, à *Boquet*) et celui de Simin Palai (*Cap-Bouquet*).

*Armats de dos grossas rassegos*  
*Anaboun faire de souquets,*  
*De planchos et de capouquets*  
*De Roumens et de soun coumplici.*

(J. Degrand, *Le repaich campestre*.)

FLAMBINAR, tourmenter ? (Cf. : Alibert : *flaminar*).

*E dins la berlino*  
*Que le ben flambino*  
*Bezen pas que luns.* (Daveau).



**FREGAR**, frôler. *Li fregaría pas una espilla* : il n'effleurerait même pas une de ses épingles. Se dit d'un homme extrêmement respectueux à l'égard d'une femme.

*Booz n'est pas un ôme a te frega' n' espilla* : (Booz n'est pas un homme à te toucher seulement une épingle). A. Galtier, *Noemi, poema tirat de la Bibla*).

**OSCA**, *passar l'ôsca* : dépasser la mesure (le cran, l'encoche).

**PECAR** ; *pecar pas de* : ne pas manquer de...

*Pecan pas d'i balhar cad'an la serenada* : ils ne manquent pas de lui donner chaque année la sérénade. (G. Peyronnet).

**Pauc peca** : peu s'en faut (Alibert).

**PECOL**, pied d'arbre.

**PREPARATIVAS** (f.) *Faire sas preparativas* : faire ses préparatifs.

**QUE** : *vielh que vielh...* « quoique vieux ». Cette façon de rendre la conjonction française *quoique* n'est plus guère en usage.

**REPASSON**, rémouleur (G. Peyronnet). Figure dans le *dictionnaire* d'Alibert.

**SINCÈR**, pur. *Sincer de pecat* (Amilha) : pur de tout péché.

**UNAS (EN)** : *Demorar, viure en unas* : rester tranquille, en rester là.

*La brava Noemi non pôst pas vivre en unas.*

La brave Noémie ne peut pas rester tranquille.

(Galtier. - *Dictionnaire* Alibert.)

**René Nelli.**

## NOTES ET DOCUMENTS

---

### QUIRBAJOU AUX PORTES DE QUILLAN

(suite et fin)

---

Après s'être restaurés aux sources spirituelles, place maintenant aux nourritures terrestres que le restaurateur de Quillan, assisté de six jeunes gens parfaitement stylés, dispense largement avec tact, grâce et sourire tandis que des rayons de soleil caressent une multitude de flacons renfermant toute une gamme de vins allant des plus parfumés produits du Roussillon à la subtile, légère et pétillante blanquette de Limoux.

A la fin de ces agapes, le curé de Quirbajou prend la parole. Avec beaucoup de mesure et une pointe de froideur qui surprend, distribue des remerciements à ses paroissiens, à ses confrères, au vicaire général, aux assistants épiscopaux et à l'Evêque.

Ce dernier, rayonnant de joie, libère son enthousiasme. Rarement dit-il il a été entouré de tant de prêtres dans une si petite paroisse. Après un dernier couplet louangeur au curé de Quirbajou, le Pontife termine sa harangue par une promesse : « Je reviendrai ! »

Ces paroles déclenchent vivats et applaudissements vigoureux. Jean Canut, lui, esquisse un sourire à peine perceptible, mais qui demeure pour tous étrangement énigmatique. Il sait bien, lui, que Monsieur d'Alet ne reviendra pas à Quirbajou tant que lui, Jean, en sera le curé. Car, jamais comme en ce trentième jour de mai, il n'avait été autant obsédé par le mot de l'Evêque d'Alet situant « Quirbajou aux portes de Quillan ! » Il lui semble, en ce moment même, revivre physiquement ce qui fut, il y a huit ans, son interminable Calvaire ! Aussi vient-il de prendre en son for intérieur une décision... irrévocable !

Trois jours plus tard, il adresse à son évêque une lettre dans laquelle il exprime son contentement relativement à l'accueil vibrant réservé au chef du diocèse, au nombre impressionnant de prêtres, à l'effort de sa population pour rajeunir l'église, nettoyer les rues, aménager le vaste hangar-salle-à-manger. Il s'y dit encore accablé par des éloges trop nombreux et immérités que lui, curé, a reçus de son chef.

Il y est question de mille choses encore.

Une longue lettre vraiment qui se termine à peu près ainsi : Vous n'ignorez pas, Monsieur, combien sont minimes les ressources de la paroisse et aussi la part que je prélève sur *mon nécessaire* pour aider des fidèles encore plus malheureux que moi. Vous avez apprécié la fraternelle chaleur qui régnait dans l'agreste salle-à-manger. Or, il me faudrait travailler encore cent ans pour dédommager pleinement et en conscience le restaurateur de Quillan qui a dû couvrir nombre de fois, et par les sentiers que vous savez, la distance Quillan-Quirbajou, encore que comme vous l'affirmiez, il y a huit ans, Monsieur : « Quirbajou est aux portes de Quillan ! »

Aussi bien, vous voudrez trouver ci-incluse la note établie par le restaurateur de Quillan lui-même et vous considérerez comme bon d'éteindre cette dette au plus tôt.

Une pompeuse formule de politesse, selon l'usage de l'époque, clôt cette longue missive.

Les jours passent : aucun accusé de réception ne parvient au presbytère de Quirbajou.

Les semaines, les mois, les ans, s'écoulent monotones.

Chaque année Jean Canut devient plus sensible aux morsures hivernales.

La tentation de solliciter une paroisse dans la Vallée de l'Aude, abritée du Cers et du Marin, le hante. Comme le hante aussi le souvenir d'une... facture, adressée, il y a vingt ans à son évêque.

Malgré son âge et malgré la froidure, le prêtre ne demandera pas son changement.

A Quirbajou, les hivers sont sinistres et deviennent insupportables au vieillard Jean Canut. Les hurlements des loups y ponctuent la nuit. Et la « Ganabida » (la « Ganabida », en pays de Sault, désigne le givre) accroche à chaque branche des myriades de cristaux de glace.

C'est ainsi qu'un jour de l'hiver 1760, triste et frigorifiant, une nouvelle circule, d'abord à Quirbajou, puis à Quillan, enfin à Alet : « L'abbé Jean Canut, curé de Quirbajou, est mort ! »

Il avait largement dépassé les 80 ans. Dans le petit cimetière de la paroisse, qui disparaissait sous la neige verglacée, son corps fut enseveli. Il y repose depuis.

Abbé Joseph Courrieu  
St-Martin-le-Vieil.

## La lausa del milhas

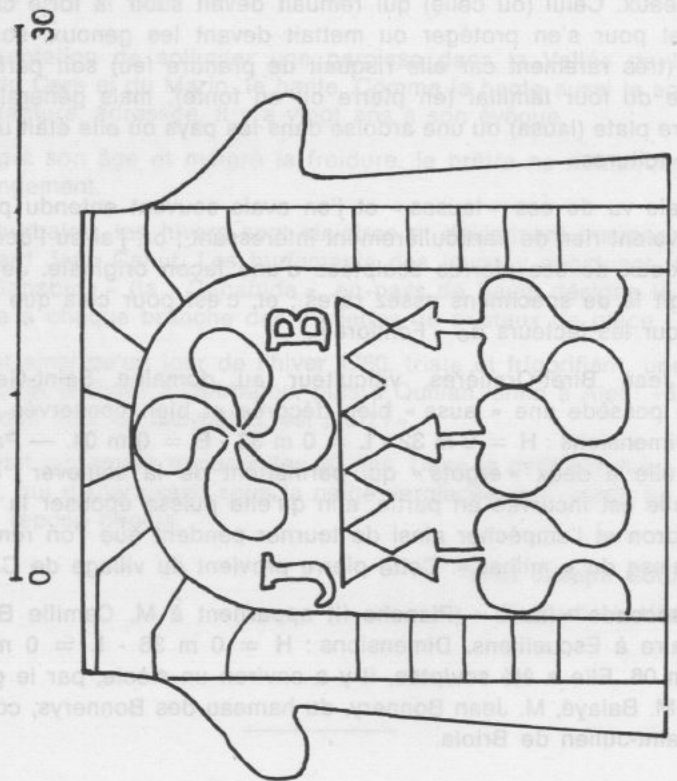
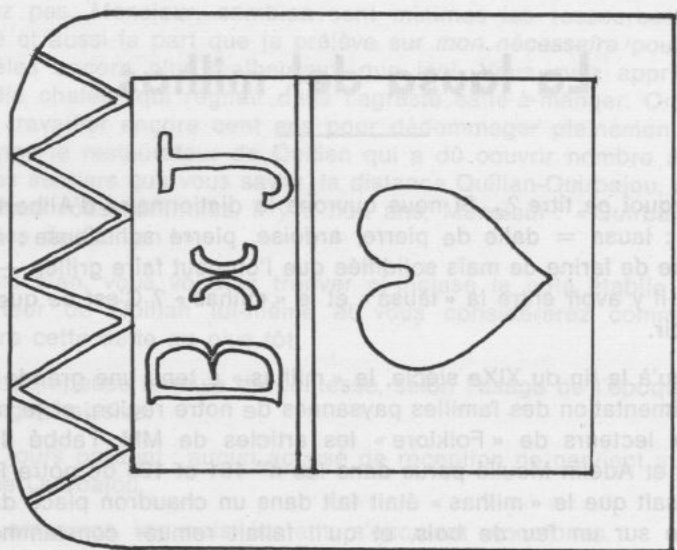
Pourquoi ce titre ?... Si nous ouvrons le dictionnaire d'Alibert nous trouvons : lausa = dalle de pierre, ardoise, pierre schisteuse ; milhas = bouillie de farine de maïs solidifiée que l'on peut faire griller. — Quel lien peut-il y avoir entre la « lausa » et le « milhas » ? C'est ce que nous allons voir.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le « milhas » a tenu une grande place dans l'alimentation des familles paysannes de notre région, et je rappellerai aux lecteurs de « Folklore » les articles de MM. l'abbé Joseph Courrieu et Adelin Moulis parus dans les n<sup>os</sup> 161 et 163 de notre Revue. Chacun sait que le « milhas » était fait dans un chaudron placé dans la cheminée sur un feu de bois, et qu'il fallait remuer constamment la pâte (farine de maïs mélangée avec de l'eau) afin d'éviter la formation de grumeaux. Celui (ou celle) qui remuait devait subir la forte chaleur du feu et pour s'en protéger ou mettait devant les genoux, soit une planche (très rarement car elle risquait de prendre feu) soit parfois la fermeture du four familial (en pierre ou en fonte), mais généralement une pierre plate (lausa) ou une ardoise dans les pays où elle était utilisée pour les toitures.

J'avais vu de ces « lausas » et j'en avais souvent entendu parler ; elles n'avaient rien de particulièrement intéressant ; or, j'ai eu l'occasion de voir deux de ces pierres sculptées d'une façon originale. Je crois qu'il s'agit là de spécimens assez rares ; et, c'est pour cela que je les décris pour les lecteurs de « Folklore ».

M. Jean Biret-Ormières, viticulteur au domaine Saint-Georges (Limoux) possède une « lausa » bien décorée et bien conservée (Planche I). Dimensions : H = 0 m 32 - L = 0 m 33 - E = 0 m 04. — Particularités : elle a deux « ergots » qui permettent de la soulever ; et, au revers, elle est incurvée en partie, afin qu'elle puisse épouser la forme du chaudron et l'empêcher ainsi de tourner pendant que l'on remue la pâte épaisse du « milhas ». Cette pierre provient du village de Carlipa.

La seconde « lausa » (Planche II) appartient à M. Camille Balayé, propriétaire à Escueillens. Dimensions : H = 0 m 36 - L = 0 m 29 - E = 0 m 06. Elle a été sculptée, il y a environ un siècle, par le grand-père de M. Balayé, M. Jean Bonnery, du hameau des Bonnerys, commune de Saint-Julien de Briola.





Les deux « lausas » portent les mêmes initiales J.B. et B.J. Je crois qu'il y a là une simple coïncidence. Pour la seconde, il s'agit évidemment des initiales du propriétaire (Bonnery Jean) ; pour la première, sans doute, aussi, mais on ignore le nom.

Y avait-il des tailleurs de pierre qui fabriquaient et qui vendaient ces « lauses » ? Ces pierres sculptées étaient-elles simplement le résultat du passe-temps d'un artiste amateur ?...

Rappelons, en terminant, que dans le Lauragais lorsqu'un enfant turbulent, se remuait dans son lit, ne voulait pas s'endormir, on le menaçait ainsi : « Si vòs pas demorar tranquille, t'anam metre la lausa del milhas su'l ventre ! »

U. Gibert.

# Noël... chantons Noël...

## Emouvant appel aux bergers de jadis.

Ceux de nos amis qui, comme nous, hélas ! sont aujourd'hui d'un âge certain ont, pour la plupart, gardé le souvenir d'un temps où on n'avait pas encore oublié la coutume du réveillon en famille, après la troisième messe, la messe basse de la nativité qu'Alphonse Daudet a rendue célèbre, et renoncé à ces visites qu'on se rendait entre voisins, en avance de quelques jours sur un premier Janvier où la tradition voulait qu'on échangeât des vœux, touchants par la forme, et plus encore par la chaleur qu'on savait y mettre, grâce à cette chère langue occitane que maniaient avec un rare bonheur non seulement les paysans de nos campagnes :

*« Vous la souhaiti accompanhado de forço autros »,*  
mais aussi les bourgeois plus lettrés :

*« Dieu volgue que l'an que ben, s'en pas maitis, siaguen pas mens. »*

C'est bien ce que disaient, en le sentant de tout leur cœur, certain jour, il y a de cela bien des années, deux vieilles dames amies de notre foyer, dont l'une était une ancienne maîtresse de notre école maternelle qui aimait le chant et savait le faire aimer, et l'autre sa sœur, qui partageait avec elle la monotonie des jours de retraite et le regret du temps passé.

Il me souvient d'un après-midi de Noël où elles arrivèrent chez nous, leurs amis de toujours, et, sans trop se faire prier, se lancèrent sur la voie, touchante de simplicité naïve, des Noëls de jadis, et chantèrent avec un plaisir manifeste ceux que nous n'avions pas oubliés, ceux de la Nativité, dans les petits villages où elles étaient bien connues et aimées.

C'était notamment à Saint-Denis, petit village de la Montagne Noire, où le bon vieux curé Lamilhau, en un temps où la chandelle était seule à éclairer l'intérieur de l'église, chantait avec les fidèles, leur marquant la mesure avec un très vieux recueil de cantiques occitans dont le souvenir ne s'est peut-être pas encore perdu. Avec quelle ardeur, quelle foi, n'entendait-on pas proclamer que :

*« Nostre-Senhe*

*De soun filh nous fa present...*

*En venent,*

*Nous a daissat la porta dal cèl alandado. »*

et les bouches s'ouvraient toutes grandes sur cet « alandado » en attendant d'attaquer, avec une force égale, mais un peu moins d'enthousiasme, un Noël plus savant de fond et de forme, au moins en apparence, dans lequel il était dit :

*Pastres qu'ets dins la prado  
Que gardats les troupèls,  
Entendets la sérénado  
Que cantoun les angèls !  
Disoun qu'a Bethleèm  
Es nascut un mainatché  
Qu'es le filh del Pairé Eternèl,  
Qu'es estroupat dins un troussèl  
Et que n'es tant aimaple (bis)*

*En l'ounour del mainatché (1)  
Pastres, endimenjats vous,  
Cargats-vous ço pus bèl,  
Un ruban al capel,  
Las caoussos flouorejados,  
Las garamatchos, les esclops,  
La cinto roujo, lé télot (2)  
Et la capo floucado (bis).*

*Toutis ba poudets creire  
Que Dieu es un enfant.  
Aco es un miracè  
De toutis lé pus grand !  
Sarets mai estounats  
Quand saurets que sa maire  
Sens perdre sa virginitat  
Aquesto nèit l'a enfantat  
Et que n'a pas de paire ! (bis)*

---

(1) Il manque ici, de toute évidence, un vers que nos deux vieilles amies avaient oublié, et n'ont pas pu retrouver. Nous avons été tenté de le reconstituer, mais nous n'avons pas osé prendre une telle liberté.

(2) Telot ? Ne figure ni dans Alibert, ni dans de Sauvages ni dans Cousigné. Nous croyons qu'il s'agit tout simplement du tablier de toile que portaient les bergers et qui leur servait à ramener à la bergerie les agneaux nés au pré. Quant à Garamatchos, ce mot, sans être courant, est moins rare. Il s'agit des guêtres qui ont précédé l'usage des bas (Boucoiran). Alibert donne un autre sens : le loup-garou, l'épouvantail. Il ne convient nullement ici.

Un couplet qui est particulier à Alzonne (3) vient mettre une couleur tout à fait locale dans ce Noël par les noms des fermes qui se trouvent sur le trajet des bergers en route vers l'église, et qui toutes se trouvent là aujourd'hui avec le même nom :

*En Jean, en Douminico,  
En-Tichère, Cairol,  
Tout dreit s'en ban a Alzouno,  
Per èsse das prumiès...  
Et le Puget, qu'es tout soulet  
Al bord de la ribièro,  
S'es atrapat, s'es rancountrat  
Amb'el de las Sesquièros...*

Heureuse effusion du cœur, que nous aurions été tentés de transcrire en langue occitane savante si nous n'avions pas senti que les exigences de la graphie conventionnelle auraient fait perdre à ces textes, par simple souci de conserver parfois la rime et parfois l'écriture propre à notre maître le cher Chanoine Salvat, une partie de leur charme et de leur fraîcheur.

Chers amis de *Folklore*, oubliez pour un petit laps de temps que vous appartenez, comme nous, à un temps où la naïveté et la fraîcheur ne sont plus ce qu'elles ont été et que le sentiment a des exigences nouvelles, et réjouissez-vous comme se réjouissaient sans doute les paysans et les bergers de notre cher Lauragais, de notre cher Razès du temps que le bon vieux curé Lamilhau savait les entraîner dans la paroisse où il était naguère connu et aimé...

---

(3) Il s'agit des domaines ou des petites fermes du canton d'Alzonne tels que nous les trouvons sur la carte du Cartulaire de Mahul, et dans le dictionnaire topographique du Chanoine Sabartès.

## UN « PATER PETIT » RECUEILLI A LAPRADELLE-PUILAURENS.

Un de nos abonnés nous écrit :

« ... Je me permets de vous communiquer le texte d'une « prière » en occitan que j'ai recueillie l'été dernier auprès d'une vieille personne de Lapradelle-Puilaurens. Il est fort probable que vous connaissez ce texte, et je ne prétends pas avoir fait une découverte. S'agit-il vraiment d'une prière ? Mon informatrice attribuait une telle valeur à cette récitation qu'elle m'a dit tenir de ses ascendants. Il n'y a dans le texte aucune imploration ni adoration de la puissance divine, et la naïveté du texte et son rythme me font penser à une comptine. Peut-être, en raison de la mention qui y est faite de personnages sacrés, de braves gens ignorants ont-ils attribué une valeur de prière à un texte profane ?

Le titre : « *Pater dels ancians* » est celui que l'informatrice dit être celui de la récitation en question. Le seul commentaire qu'elle ait fait est relatif à : « *Un truc sus pès, un truc sus dits...* » qui décrit, selon elle, la Crucifixion : les pieds et les mains du Christ cloués sur la croix. »

Prière (?) en occitan, recueillie auprès de Mme Michèle R..., 75 ans, de Lapradelle-Puilaurens (Aude) :

\*\*\*

### PATER DELS ANCANS

*Pater petit  
qui t'a fait  
qui t'a dit ?  
Es nôstre Sénher  
en glòria.  
Le matin de Sant Joan  
Maria rencontram.  
« D'ont venètz ? »  
— « De Belem  
que mon paire i es  
que se bat amb Josius.  
Un truc sus pès  
Un truc sus dits  
Sus la crotz de Jesus Crist.*

Jean Capsie.



## FOLKLORE DU MOULIN

Notre ami Joseph Vaylet, conservateur du Musée « Joseph-Vaylet » à Espalion et excellent folkloriste, nous envoie la lettre suivante dont nous le remercions :

« ... Dans le n° 174 de Folklore, vous avez publié deux couplets d'une chanson que vous qualifiez d'inédite, au sujet du Folklore du « Moulin ».

Sans vouloir vous contrarier, je me permets de vous dire que cette chanson était bien connue autrefois en Rouergue et que je l'ai eu chantée dans mon groupe folklorique « Lou Reviscôl » que j'avais créé pour jouer au profit des prisonniers de guerre.

Je ne vous envoie pas la musique, car l'air est peut-être un peu différent du vôtre, mais voici les paroles.

Puisque vous avez employé la graphie occitane, je vais vous la transcrire ainsi :

### LA MOLINIEIRA

#### I

*A Tolosa cal anar  
Dius nos garde un bon voiatge  
En fasquent aquel voiatge  
Rencontrèr' un molin de vent  
Aqui se ganha plan d'argent.*

} bis

#### II

*Dins aquel molin de vent  
la 'na galharda molinièira  
Dias-me vos, la molinièira  
Voldriatz pas logar 'n vaillet  
Per far rodar lo rodet ?*

} bis

} bis

#### III

*Quand ieu lôgue un vaillet  
Ieu lo lôgue a ma môda  
Me cordura, me petassa,  
me fricassa,  
Met lo blat dins la palhassa  
M'en fa rodar la rodet  
Aqui i a un polit vaillet.*

} bis

} bis

#### IV

Me convidèt a sopar  
Per manjar 'na pola grassa. } bis  
En manjant la pola grassa  
Ne 'n beurem quauques tassadas. } bis  
D'aquel temps lo vent vendra  
E lo rodet rodara.

Cette chanson rappelle le temps où nos « rouliers » allaient faire moudre le blé au moulin du *Bazacle* à Toulouse. Ils accomplissaient le chemin par étapes et passaient par le Lauragais où les moulins à vent étaient nombreux... »

Joseph Vaylet.

---

### LE BUIS EMPLOYÉ COMME FUMURE

M. Louis Tournal, de Tuchan, nous communique, à propos de l'article de René Nelli sur les *vieilles techniques agricoles en Languedoc (Folklore*, 2, 1979), cet intéressant renseignement concernant un emploi peu connu du buis comme engrais :

« Je me permets de vous signaler une méthode de fumure employée dans les vignes à Tuchan aux environs de 1925, époque où les engrais étaient peu utilisés.

Cette méthode n'était pas usitée généralement, mais seulement par quelques petits exploitants dont mes parents, la voici :

En hiver, après les pluies, quand les travaux étaient impraticables dans les terres détrempées, certains vignerons faisaient grandes provisions de buis. Ce buis, bien feuillu et vert, était coupé en menus morceaux sur un billot à la hache, il augmentait la litière des bêtes de trait et permettait d'obtenir un plus gros volume de fumier. Ceux qui n'avaient pas de bêtes mettaient le buis en l'état naturel dans la cuvette au pied du cep. La décomposition du feuillage créait un humus végétal appréciable pour la terre.

J'ai connaissance qu'à Le Pla, dans le Donnezan, au sud du Pays de Sault, les paysans de ce lieu faisaient litière aux bovins et ovins avec la fougère en guise de paille. »

Louis Tournal.

## PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Parmi les Prix Littéraires décernés dernièrement par l'Académie Française, la rédaction de « Folklore » a relevé avec plaisir le nom de René Nelli et d'Adelin Moulis, tous deux lauréats de la fondation Saintour.

René Nelli a reçu le prix pour son livre « Mais enfin qu'est-ce que l'Occitanie » (Privat, Toulouse, 1978) et Adelin Moulis pour son « Dicciunari lenguedocian-francès » (chez l'auteur, 2, chemin du Pinjaqua, 09340 Verniolle).

L'ouvrage de Nelli a, chacun le sait, fait beaucoup de bruit à cause de son non conformisme et de son souci des réalités. Il a suscité de nombreuses polémiques, mais son grand mérite est de ne pas faire de concessions à certaines idées qu'il est actuellement de bon ton d'exprimer, et de montrer, ce qui à son avis est réalisable. Il ne croit pas à la création d'une Occitanie plus ou moins mystique, mais à l'instauration d'un pouvoir régional investi d'une réelle autorité.

Notre Revue (n° 170 - Été 1978) a déjà signalé la parution du Dictionnaire languedocien-français ». Le « Bulletin des bibliothèques de France » (tome 23 - n° 8 - août 1978), sous la signature de Mme Marie-Thérèse Laureilhe, Conservateur à la Bibliothèque Nationale, consacre une longue notice à ce dictionnaire. En voici la conclusion : « ... C'est donc un instrument de travail sérieux, précieux, et sans précédent pour cette contrée (l'Ariège), que nous a donné M. Moulis. On aurait tort de limiter son acquisition aux bibliothèques languedociennes. La philologie romane a souvent été plus étudiée en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis, en Scandinavie, etc... qu'en France. Nous avons désormais un bon ouvrage de base fait par quelqu'un qui a parlé et parle encore le dialecte ariégeois, différent des autres dialectes de langue d'oc, et qui nous a donné, et donnera encore, car c'est un grand travailleur, de nombreux ouvrages sur les us et coutumes d'un pays trop peu connu. »

U. Gibert.

